



Ligia Tudurachi

« Jouets », « boîtes », « reliques ».

## Fascination du petit chez Hortensia Papadat-Bengescu

“TOYS,” “BOXES,” “RELIQUES.” THE FASCINATION  
FOR SMALLNESS IN HORTENSIA PAPADAT BENGESCU’S  
LITERATURE

**Abstract.** Departing from the suggestions of an “ephemeris” published by Hortensia Papadat-Bengescu in 1930, I approach here a manner of capturing the collector’s gestures that looks rather uncommon. Consecrated as one of the greatest writers of the Interbellum Romanian literature, Hortensia Papadat-Bengescu imagines the act of collecting as something regarding chiefly the accumulation of petty things and ideas. In fact, her short narrative introduces an ethics of collecting that is defined through recoiling and, paradoxically, through lack of possession. By turning back to this unknown text, we aim at discovering the profound implications of such circumstantial works on Hortensia Papadat-Bengescu’s more consecrated fiction.

**Keywords:** Secondary; “Vertus passives”; Collection; Received Ideas; Soft-heartedness.

LIGIA TUDURACHI

Institut de linguistique et d’histoire littéraire  
« Sextil Pușcariu », Cluj-Napoca, Roumanie  
ligia.tudurachi@gmail.com

DOI: 10.24193/cechinox.2017.33.06

### 1. Les « petites choses »

En 1930, Hortensia Papadat-Bengescu publiait dans *Țiparnița literară* un texte avec le titre « Momente » (Moments)<sup>1</sup>. Omise de l’édition des œuvres complètes, cette éphéméride mérite pourtant l’attention pour son caractère singulier dans le cadre de l’activité de l’écrivaine. Consacrée comme la plus importante écrivaine roumaine entre les deux guerres, auteure d’un cycle épique construit comme « chronique de famille », qui comprend cinq romans : *Fecioarele despletite* (1926), *Concert din muzică de Bach* (1927), *Drumul ascuns* (1933), *Rădăcini* (1938) et *Străină* (1946), Hortensia Papadat-Bengescu s’est imposée par sa sensibilité pour les psychologies abyssales. La prose roumaine lui doit des narrations valorisant la perspective clinique sur les conduites aberrantes : cas pathologiques, comportements maladifs, rapports incestueux etc.

Or, l’article met en évidence une toute autre préoccupation, qui n’implique pas une passion de l’intériorité et de l’insondable, sinon l’attention à la diversité phénoménale et extérieure du monde. Écrits



en guise de réponse à l'initiative de la revue, qui projetait une série tout entière sous ce titre, les « Momente » sont précédés par une explication : « *Tiparnița* me demande des 'moments'. Ces petites choses qui, pour ne pas perdre leur son faible et leur couleur pâle, doivent être mises dans le cadre d'une protection esthétique ». Les « moments » ont donc une double dimension. D'une part, il s'agit de la restitution des instantanées de vie, de représenter des épisodes passagers de l'existence ; de l'autre, l'auteure se propose de rendre l'attachement provisoire par rapport à certains objets mineurs, les « petites choses ». En guise d'illustration, Hortensia Papadat-Bengescu évoque d'emblée une série d'objets matériels groupés selon quelques catégories : « jouets », « jeux », « reliques », des outils divers ou des souvenirs trouvés « dans les tiroirs » ou dans les « boîtes ». On énumère des parapluies, des boîtes en carton, des perles colorées, des diplômes reçus aux concours d'enfance, des cassettes gravées en couleurs ou avec des décorations de mauvaise qualité. Tous ces objets sont possédés et réunis par simple effet du hasard : soit trouvés, soit hérités, soit reçus comme cadeau. Ainsi, deux cassettes en bois, elle les a de sa mère, une autre, gravée, lui est offerte par « l'honorable monsieur V., viculteur et apiculteur à Focșani ». Dans leur grande majorité, ce sont des objets utilitaires, dont la fonction pratique est devenue avec le temps incertaine : « Après quelqu'un de la famille, les héritiers décus ont trouvé un nombre inhabituel de parapluies, en bon état ; la parapluie – quel objet antipathique ! La défunte menait une vie sédentaire, objet donc inutile. Question minuscule ». Il s'agit, en même temps, des objets les plus communs. Hortensia Papadat-Bengescu

en souligne la qualité sérielle, et aussi les défauts et les imperfections. Enfin, ce sont des objets anciens, voués à l'oubli, sur lesquels ce geste de récupération et d'inventaire a l'effet d'un trouble : « Fouiller dans les tiroirs oubliés est un geste agile de perturbation, une sensation de parjure face à ces choses-là, auxquelles on avait promis le silence ».

Si le texte institue une catégorie du « jouet » (et la complète avec les « jeux »), elle n'est pourtant pas peuplée de poupées, de soldats de plomb et de chevaux en bois, sinon par de parapluies, de petites perles colorées et diverses sortes de boîtes. C'est-à-dire, d'objets qui sont *assimilables* aux jouets. La romancière insiste notamment sur cette inclusion dans la sphère des choses enfantines de certains objets de la vie adulte : « Je jette avec regret la plus insignifiante boîte en carton si elle est un peu mignonne et souvent je ne résiste pas au plaisir d'acheter un collier de perles, *non pas comme ornement, mais comme jouet* » (n.s.). En effet, les jouets fonctionnent ici comme une supra-catégorie, à laquelle se subordonnent tous les objets retenus, ci-inclus les « reliques ». La réflexion que Walter Benjamin consacrait aux jouets dans les années '30<sup>2</sup> allait dans le même sens. Le philosophe allemand y observait que les jouets servent plus aux parents qu'aux enfants, aux besoins desquels on les croit construits : car ce sont les adultes qui offrent aux enfants, en jouets, ces objets-là qui, dans leurs propres vies, assument une fonction quasi-rituelle.

Mais qu'est-ce que c'est que collectionner de tels objets ? Car, par leur qualité mineure, ces choses défient toute logique qui pourrait justifier leur patrimonialisation. Sans énigme et sans évoquer un



caractère singulier, elles ne pourraient pas entrer dans l'inventaire d'un « cabinet de curiosités ». Si leur rencontre avec le collectionneur est mise sous le signe du hasard, aucune révélation n'y est impliquée. En plus, quoique vieux, ces objets n'ont pas de valeur. Plutôt démodés, sortis des usages, ils ne représentent pas vraiment l'ancien. Enfin, ces objets sont inutiles et gratuits, mais ils le sont exclusivement en raison de leur manque de fonctionnalité, et non pas en vertu de leur excentricité. Hortensia Papadat-Bengescu est plutôt encline à penser ce rassemblement de choses comme une collection en échec, « non réussie », car ses éléments sont dépourvus de toute qualité capable d'assurer l'attraction d'une collection : rareté, exceptionnalité, beauté ou perfection. L'aspect pourtant décisif par lequel l'auteure veut mettre en question la signification de sa collection vient de la suspension explicite du choix dans le geste patrimonial. Toute collection illustre un certain goût ; elle acquiert sa valeur en fonction de l'expressivité de ce goût. Ici règne, par contre, l'imprédictible des critères : « Sans aucune détermination claire d'un goût quelconque ». Même quand les objets accumulés sont du même genre (le cas des parapluies, des boîtes de toutes sortes et des perles), ce n'est pas le collectionneur qui les choisit. Il s'agit, observe la romancière, des « objets de préférence des autres ».

## 2. Coïncidences, divagations

Dans la même série des « moments », Hortensia Papadat-Bengescu inclue des « particularités », des « coïncidences », des « prédilections », des « vagations/ divagations », c'est-à-dire des faits

dispersés d'une autre espèce, qui tiennent plutôt de l'ordre de l'esprit que de celui de la matière. Elle en donne deux exemples. Tout d'abord, elle raconte une coïncidence qui lui est arrivée pendant qu'elle écrivait le récit *Marea (La mer)* : une amie de Paris lui avait envoyé un texte de Nietzsche, dans lequel elle avait retrouvé ses propres idées, qu'elle venait à peine d'écrire.

J'y retrouve textuellement les mêmes lignes dans mon cahier : « Jette ton fardeau dans la mer, l'heure !... Oublie ! Oublie, homme ! Il est divin ton don d'oublier... Si tu veux t'élever. Si tu veux dominer les sommets... Jette ton fardeau dans la mer ! ».

Dans un premier moment, encore sous le choc émotionnel de la découverte, elle ne se décide pas entre le refus et l'acceptation. « Oui ! Textuellement ! Agréable et désagréable ! Surprenant !... Flatteur et dépossédant ! ». Ensuite, elle choisit de maintenir « Le verset *dans le sens de la citation* » (n.s.). Il s'agit, en apparence, d'un cas typique d'anxiété de l'influence<sup>3</sup>. Si dans l'ordre des objets mineurs, recevoir quelque chose qui a appartenu à un autre avait l'aspect habituel de la réalité donnée – qui pouvait être tout simplement accepté ou refusé, une fois qu'on a passé dans l'espace de la création, cette acceptation devient problématique et rend obligatoire l'implication d'une éthique de la propriété. Cependant, la romancière ne va pas se préoccuper qu'à souligner le caractère révélateur et en même temps événementiel de la découverte. Si elle accorde à Nietzsche le droit de propriété exclusive et se retire de toute prétention auctorielle, elle ne le fait pas à cause d'un rapport anxieux d'écriture. « [S]ans, au moins, me considérer



nietszchéenne » : là où on attendait le drame, se construit un rapport d'affection. La révélation tient ici de l'évidence même de cette possibilité de renoncer à la propriété de l'objet sans renoncer à l'objet lui-même, sans le perdre. Au lieu de se définir à travers une relation fusionnelle avec les idées propres, Hortensia Papadat-Bengescu choisit de le faire, par leur mise en citation, à travers une relation attachante, mais distante ; tout comme, dans l'ordre matériel, les objets personnels étaient des objets reçus par accidents et impropres. C'est dans ce point-là de l'argumentation qu'elle fait appel, encore une fois, au *moment*, afin de renforcer le caractère provisoire de ce rapport à l'idée, là où un autre avait « stabilisé » sa propriété : « Chez moi c'était un *moment*, tandis que chez lui [Nietzsche] c'était un percept stable, et à quel point maîtrisé ».

Dans le deuxième exemple offert, la romancière évoque quelques *petites* découvertes scientifiques qu'elle avait faites au long du temps, en partant des expériences très personnelles. Par exemple, le fait que l'on peut s'orienter à l'aide des mains, lorsque la vue est faible : de quoi déduire que le toucher ait une valence visuelle. Ou bien, le fait que certaines qualités de la perception fassent possible la marche sur l'eau ; il suffirait pour cela une simple attention à la disposition des pas et l'obtention d'un certain état de conscience. Ce sont des découvertes « petites » qui fascinent Hortensia Papadat-Bengescu à tel point qu'elle veut leur faire une place dans son œuvre. Faute de discours scientifique, elle les met dans sa fiction : « Je les ai glissés quelques fois dans mon écrit sous la forme du paradoxe littéraire ou de la licence poétique, pour les protéger de blâme. Mais je

les ai toujours considérés comme des vérités entières, pour la preuve desquelles me manquaient seulement les moyens scientifiques ». Qui plus est, elle les décrit en termes de préférence personnelle, comme si ces observations n'étaient que des trouvailles subjectives : « Ces *petites* découvertes me sont spécifiques ». Mais à ce sujet la romancière se voit encore une fois confrontée à une « coïncidence ». Dans quelques articles publiés dans des revues de spécialité, telle que la revue française *La Science et la Vie*, elle retrouve les mêmes intuitions. Une fois tombée sur cette attestation objective de ses idées, elle procède une fois de plus par déprise : elle refuse la propriété, rejette la possession de ce qu'elle percevait comme sien. Comme solution pour prolonger son rapport à ses « préférences » (qui est, en effet, invention d'une autre sorte d'attachement), elle choisit de nouveau la collection. Il est bien possible qu'une telle collection, si on y persistait, ne fasse que redécouvrir le format flaubertien d'un dictionnaire des idées reçues. À cette différence importante – qui la transforme en quelque sorte dans son contraire – que ce n'est pas la qualité stéréotypée des idées qui garantit leur perpétuation ; sinon leur caractère mineur, de petite trouvaille momentanée, associé à la volonté de leur émetteur de ne pas les assumer en idées propres.

### 3. Les vertus passives

Dans *Je déballe ma bibliothèque*<sup>4</sup>, Walter Benjamin symbolise la collection par le geste même de la possession et des obligations qui en découlent : « Car l'attitude du collectionneur vis-à-vis de ses richesses prend source dans le sentiment d'obligation



que le possédant a envers sa possession. C'est donc l'attitude de l'héritier au sens le plus élevé »<sup>5</sup>. Le collectionneur est par définition un fanatique des objets uniques<sup>6</sup>, il absolutise le matériel sélecté, même quand celui-ci est commun et sériel ; reconstituant en détail l'histoire de chaque objet, ses modes d'emploi, les anciens propriétaires, il compose, en effet, une *destinée* singulière, que personne d'autre, aucun profane, ne maîtriserait<sup>7</sup>. Le sentiment qui lie, de cette manière, le collectionneur et son objet, n'est pas un simple sentiment de propriété, mais une possession qui va jusqu'à l'identification de destin. « Pour le collectionneur – formule Benjamin –, j'entends le vrai, le collectionneur tel qu'il doit être, la possession est la relation la plus profonde que l'on puisse entretenir avec les choses : non qu'alors elles sont vraiment en lui ; c'est lui-même au contraire qui habite en elles »<sup>8</sup>.

Évidemment, le collectionneur « non réussi » de Hortensia Papadat-Bengescu se garde surtout de ne pas devenir un « vrai » collectionneur. En effet, il trouve sa manière propre d'en être un « faux ». Non pas parce qu'il serait un simple amateur, instable, inconsistant dans ses choix, et dépourvu de responsabilité envers ses objets. Par l'institution, dans ce cadre, d'une possession problématique, improbable, Hortensia Papadat-Bengescu poursuit deux effets. Premièrement, elle change la définition ontologique de l'objet collectionné, le transformant dans un objet incertain. Le « moment » représente justement l'intervalle temporel qui abrite cette plongée dans le vague. Il n'est pas autant une durée courte, qu'une durée qui rend permanent un état indécis. Le deuxième changement important vient du fait que

Hortensia Papadat-Bengescu investit le renoncement à la possession avec la valeur d'une règle morale. Le collectionneur doit ici avoir la force de sortir d'une relation de domination avec l'objet, dépasser son égoïsme, assumer modestement une position qui ne lui permet pas d'instituer ou de contrôler le destin des choses. Prescrivant le détachement de l'objet, la modestie et la passivité, comme règle de vie de son collectionneur, cette conduite implique une valorisation de ce que Carlo Ossola appelle des « vertus passives »<sup>9</sup>.

Pour renforcer le poids conceptuel de ce comportement, la romancière roumaine fait appel à un terme qui avait apparu dans un poème qui lui était contemporain, « Biblicele » (Les Bibliques) de Camil Baltazar<sup>10</sup>. Il s'agit de *bénignité*<sup>11</sup>, qu'elle qualifie comme « licence poétique » :

Bénignité. C'est un mot créé par le poète Camil Baltazar comme une différence et un enrichissement du sens de douceur ou d'autres mots justes qui sont entrés dans le vocabulaire poétique... Que chacun de nous ait une mystique tempéramentale ? – Voilà Biblicele de Camil Baltazar : quel regard clair et réjouit sur les produits de la tradition, avec quelle saveur on en goûte et on les décrit, combien expressive est-elle la manière dont on les rend dans le discours. Alors que, là où il s'agit de ses propres sentiments et émotions, de souffrances et des joies qui poussent profondément en lui, quelle attitude instinctive de retrait et de supplice, quels gestes intuitifs d'abaissement et d'humiliation, quelle posture de martyr ! Quel susurrement du mot le plus diaphane, de soif



et de faim de renoncement et de pardon, quel accent indubitable et extasié de la mystique chrétienne !

Ce mot de Camil Baltazar, qui décrit d'une manière « différenciée » et « enrichie » une certaine douceur, ne reste pas, chez Hortensia Papadat-Bengescu, sans être mis en relation avec une morale chrétienne. L'association de la bénignité au profil du martyr se fait vite, comme s'il tenait de l'évidence. Le renoncement à la propriété de ses objets, auquel se soumet ici le collectionneur, compose naturellement avec des « attitudes instinctives de retrait et de supplice » et d'autres « gestes intuitifs d'abaissement et d'humiliation », ou avec un tempérament « mystique ». C'est une implication connue des « vertus passives », l'engagement des pratiques et de la tradition chrétienne<sup>12</sup>. Cette convergence me paraît importante à être soulignée, car elle est de nature à valoriser, chez Hortensia Papadat-Bengescu, la sensibilité à origine mystique d'un tel discours du retrait. Même s'il ne s'agit dans son cas que d'une simple intuition, qui ne fera pas l'objet d'une réflexion effective, elle nous permet de situer la figure assez singulière de ce collectionneur dans le cadre d'une anthropologie négative qui devient point de départ d'une éthique active. D'ailleurs le texte conclut sur un rapport avec la figure de Christ, équivalant renoncement et puissance, faiblesse et force :

J'adore, en vrai, Dieu dans la nature et mon préféré entre les Prophètes est Christ. [...] Il me semble bien naturel de me rapprocher à celui des Prophètes qui, à voir le mal dans les gens, sent le besoin de se punir soi-même ;

à celui qui, sans avoir aucune arme, n'a jamais pu être soumis ; à celui qui a choisi de lutter avec sa bénignité.

#### 4. La fiction des objets

Dans quel cadre doit-on comprendre cette fascination du petit chez l'auteure roumaine ?<sup>13</sup> Si dans les grandes fictions de Hortensia Papadat-Bengescu (*Ape adânci*, *Lui Don Juan în eternitate*, *Femeia în fața oglinzii*, les romans du cycle *Halipa*, etc.), un tel intérêt pour le mineur est complètement absent, il est en revanche présent dans les textes à caractère autobiographique. Ces textes-là ne dépassent pas l'horizon de vie infantile, évoquent les perceptions de cet âge-ci, tout en se construisant autour d'un personnage-enfant, qu'on appelle Fillette. Il s'agit principalement d'un projet de « roman-mémoires », qui reste inachevé, édité de manière posthume par le fils de la romancière<sup>14</sup>. Une partie des textes qui composent le projet avait été auparavant publiés sous la forme de proses autonomes, « Fetița » (Fillette) et « Sânge » (Sang) dans les années 1920, « Am vrut să bat pe tata » (J'ai voulu battre mon père), « Vizită la cancelarie » (Visite à la chancellerie), « A murit tanti Iulia » (La tante Julie est morte), « Fetița între lupi » (Fillette entre les loups), « Dejun câmpenesc » (Déjeuner rustique), entre 1933 et 1946. Quelques autres fragments, sans titre, sont des inédits. Dans la même série doit être retenue « Autobiografie » (Autobiographie), que Hortensia Papadat-Bengescu avait rédigé à la demande du critique G. Călinescu<sup>15</sup>, pour l'une des revues qu'il coordonnait à l'époque, *Capricorn*.

Tout ce qui (re)constitue l'existence de la protagoniste dans ces textes est dans une relation avec le mineur. C'est, en





effet, en rapport directe à l'âge biologique que Hortensia Papadat-Bengescu choisit comme « lieu » de transcription de ses perceptions : de ce « lieu »-là, on ne perçoit que la « forêt touffue de la vie mineure »<sup>16</sup>. On peut constater, en même temps, le caractère d'exclusivité que l'autobiographique entretient avec l'enfance. La formule de la personnalité de Hortensia Papadat-Bengescu se contient et s'épuise dans l'hypothèse de la Fillette : « Oui... un *quelque chose infiniment petit*, qui semblait énormément grand, imprécis, qui transfigure quoi que ce soit »<sup>17</sup> – formule-t-on dans « Autobiographie ». Ce qu'elle va chercher de restituer à travers sa figure d'enfant ne sera pas la naïveté, mais son infériorité et sa faiblesse : « un enfant perdu, dérouté, incertain, qui perd sa vie dans l'effort de finir quelque chose... ou bien il abdique »<sup>18</sup>. Ou, ailleurs : « petit animal qui possède son herbe aux fièvres, armé dans tous les sens possibles avec l'avantage de son infériorité »<sup>19</sup>.

Au cœur de ce discours autobiographique est la reconstitution de la relation particulière de Fillette avec les objets. Tout d'abord, ce qui la caractérise est son appartenance à la vie nomade. Un père militaire, transféré d'une garnison à l'autre, emporte avec lui toute la famille. La « maison familiale » prend ainsi l'aspect d'une « tente symbolique ». Le cadre dans lequel on s'installe devient moins important (« La ville ? Qu'est-ce qu'elle vaut, la ville ? Un simple cadre, un lieu quelconque »<sup>20</sup>). La tente entretient, en échange, le sentiment d'une permanence (« ce qui était permanent c'était la Tente, *leur* tente, le même partout où tu te sentais à l'abri »<sup>21</sup>). Mais c'est une permanence qui ne se réalise que paradoxalement, dans un contexte provisoire. Cela induit dans la sensibilité de

Fillette un besoin de protection par rapport à toute vulnérabilité – et le nomadisme devient déterminant pour la « fusion » de ces deux sensations contraires. D'autre part, c'est toujours le nomadisme qui explique la diversité des objets qui composent l'ambiance domestique. La famille transporte avec elle un « ancien coffre »<sup>22</sup>, qui accueille les « choses de tous ». D'habitude, ils retrouvaient sur place des objets abandonnés par les familles de militaires qui les avaient précédés et ils utilisaient ces objets. Tout comme, en partant, ils allaient abandonner à leur tour des objets, pour l'usage de ceux qui les succèderont. Fillette établit de cette manière une relation provisoire et non-possessive avec les objets familiers, elle s'habitue à leur présence passagère. L'enfant s'attache affectivement à des objets qu'il sent déjà perdus, mais, en même temps, pour le court moment où il les détient, il y puise son sentiment de sécurité.

En outre, il faut constater, comme caractéristique du rapport entre Fillette et l'univers des choses, sa tendance à « objectualiser » les êtres qui les entourent, les soumettant au même traitement affectif qui mêle l'attachement et la distance. C'est, encore une fois, un comportement inédit chez un enfant, qui en général manifeste la tendance contraire, d'humaniser les objets. La liste de ceux qui sont soumis à ce traitement s'ouvre avec la présence la plus importante de la vie de Fillette : celle maternelle. Souffrant d'une maladie de cœur, la mère est ici un être vulnérable, potentiellement affecté par tout geste de rapprochement. Aussi l'enfant est-il tenu à distance. Il ne peut pas toucher sa mère, éprouver sa chaleur, sentir ses odeurs. Il s'attache acceptant la distance, qui l'oblige



à une connaissance insuffisante, déficitaire. C'est pourquoi, l'enfant aura la tendance de transfigurer sa mère sous la forme d'un objet domestique à utilisation vague, pas seulement un objet commun et sériel, mais aussi un objet imparfait, avec des défauts : « Toute la personne que les étrangers appelaient madame B. – comme une étiquette sur une boîte de conserve hermétique mal fermée sur les rivets – toute sa personne n'avait de commun avec elle-même que la permanence de l'effort de vivre »<sup>23</sup>. Cette « boîte de conserve mal fermée » est, sans doute, une figuration sans merci de la présence maternelle. Tout comme la boîte de conserve, le nom impersonnel de la mère (« étiquette »), abrégé et anonyme (« madame B. »), évoque l'incomplétude. Qui plus est, cette distance extérieure est redoublée par une distance intérieure, inscrite déjà dans l'être-même de ce personnage : « toute sa personne n'avait rien de commun avec elle-même ».

Dans les qualifications de la figure maternelle on reconnaît les qualités qui déterminent, dans « Momente », les objets destinés à la collection. L'objet sériel, au lieu de l'objet unique ; l'objet domestique, à fonction vague ; l'objet endommagé, avec des imperfections ; l'objet aperçu à distance, qu'on n'arrive pas à posséder. Ce sont ces mêmes traits qui se retrouvent dans la description des autres personnes familières à Fillette, au moment de leur transfiguration en objets<sup>24</sup>. Dans « Pas de chance », l'une des collègues de pension et amie de Fillette meurt subitement. Encore une fois, la relation affective se réalise à distance, entre deux corps qui se sont éloignés. « Elle se la souvenait, mais pourtant elle n'aurait pas pu la décrire ; elle la savait bien, mais comme on sait quelqu'un qui passe vite

devant nous et qui imprime tout de même quelque chose de vague en toi, vague et en même temps indélébile ». L'effacement des marques de l'identité va jusqu'à la difficulté de Fillette de se rappeler le nom de l'autre :

Mystérieuse ! Cependant, comment s'appelait-elle ? Un nom sans aucune particularité, banal ; parfois, elle avait l'impression qu'elle était sur le point de se le rappeler – autrefois sentait qu'il était disparu sans trace dans sa mémoire ; si elle pouvait au moins se souvenir le prénom, mais il n'y avait rien de précis, rien sur quoi on pouvait se soutenir pour en parler, rien de concret [...] Elle savait seulement que c'était un nom roumain très vulgarisé<sup>25</sup>.

Pour ajouter, quelques lignes plus loin :

Et comment s'appelait-elle ? Autant de noms indifférents d'autres élèves lui étaient restés clairs dans la mémoire et justement le nom de celle-ci, elle n'arrivait plus à le savoir – comme si, sur le parchemin fin de l'être de son amie, *le nom était une impression effacée*, sans valeur [...] Comment l'appelait-on ? Comment était-il possible que son nom disparaisse complètement dans la mémoire ? [...] Elle ne pouvait aucunement comprendre pourquoi ce nom expressément était disparu : elle aurait pu nommer une centaine d'autres élèves indifférentes desquelles ne lui était restée que l'assonance d'un nom ; et pour une personne si attachante, sur le nom s'était brusquement fait un silence total<sup>26</sup>.

En incapacité de se souvenir, Fillette ne va cependant pas faire appel à son





imagination : elle ne va pas inventer un nom. Recréer l'objet désiré serait pour elle céder au désir de le posséder, accepter une forme de domination sur lui. « Aussi était-elle incapable de trouver un nom improvisé – l'un de ces baptêmes spontanés : Maria – pourrait-elle s'appeler Maria ? ». En effet, comme pour le nom de sa mère, ce n'est pas seulement l'oubli qui explique la perte du nom ; la disparition de celui-ci est justifiée aussi par l'essence fondamentalement indéterminée de l'être qui le portait :

Comment on l'appelait ? Elle se souvenait que toutes les élèves, sans exception, avaient pour un temps hésité à l'appeler sur son nom, qu'elle lui parlait sans la nommer [...] comme si ce qu'on devait garder était seulement l'impression d'une personnalité fluide, sans définition, imprégnée pourtant par son esprit, par son expression, d'essence elle-même diffuse, mais prégnante, pleine d'effluves et des échos d'un mystère<sup>27</sup>.

Ce que les pages autobiographiques de Hortensia Papadat-Bengescu font

apparaître, c'est, par conséquence, un modèle affectif singulier qui encadre l'univers enfantin ainsi que le corps maternel, l'un comme l'autre destinés à la perte et à la dispersion, voués à un rapport à distance. L'attachement qui en résulte rend nécessaire la neutralisation de tous les traits distinctifs : c'est une sorte d'amour pour des choses qu'on déclare indifférents et non-aimables. C'est le même modèle relationnel qui est illustré dans « Momente » par le rapport du collectionneur avec ses objets – geste à son tour ambigu, en même temps de patrimonialisation et de destruction de l'objet, par l'effacement de tout ce qui contribuait à sa singularité : sa forme, sa fonction, sa valeur. Ce qu'il faut en plus observer est la chronologie de ces deux figures, du collectionneur et de l'enfant nomade. La première, celle du collectionneur, date de 1930, elle précède donc le témoignage autobiographique. Comme s'il fallait envisager d'emblée, à travers la *bénignité*, une éthique de la collection, avant de plonger, par le biais des souvenirs, dans le scénario freudien d'une relation avec la mère.

## BIBLIOGRAPHIE

- Benjamin, Walter, *Je déballe ma bibliothèque. Une pratique de la collection*, traduit par Philippe Ivernel, Paris, Payot & Rivages, 2000
- Benjamin, Walter, *Enfance. Éloge de la poupée et autres essais*, Paris, Payot, 2011
- Bloom, Harold, *Anxietatea influenței: o teorie a poeziei (L'Angoisse de l'influence: une théorie de la poésie)*, traduction et notes de Rareș Moldovan, Pitești, Paralela 45, 2008
- Ossola, Carlo, *En pure perte. Le renoncement et le gratuit*, traduit de l'italien par Nadine Le Lirzin, Payot & Rivages, 2011
- Papadat-Bengescu, Hortensia, *Arabescul amintirii. Roman memorialistic (L'Arabesque du souvenir. Roman-mémoires)*, édition, préface et notes de Dimitrie Stamatiadi, Bucarest, supplément de *Revista de Istorie și Teorie Literară*, no 3, 1986
- Papadat-Bengescu, Hortensia, « Autobiografia » (Autobiographie), *Adevărul literar și artistic*, 11 et 18 juillet 1937. Reproduit dans Hortensia Papadat-Bengescu, *Femeia în fața oglinzii (La Femme devant le miroir)*, Bucarest, Minerva, 1988
- Papadat-Bengescu, Hortensia, « Momente » (Moments), *Tiparița literară*, nos 2-3, 1930, (janvier-février), pp. 19-21



Vernet, Matthieu Vernet, De Vitry, Alexandre, « “Vertus passives” : une anthropologie à contretemps : introduction », *Fabula-LbT*, no. 15, « “Vertus passives” : une anthropologie à contretemps », octobre 2015, URL : <http://www.fabula.org/lht/15/vernetetvitry.html>, page consultée le 23 février 2017

---

## NOTES

1. Hortensia Papadat-Bengescu, « Momente » (Moments), *Tipariņa literară*, no. 2-3, 1930, pp. 19-21.
2. Voir en spécial Walter Benjamin, « Jouets et jeux » et « Jouets anciens », in *Enfance. Éloge de la poupée et autres essais*, Paris, Payot, 2011.
3. Harold Bloom, *Anxietatea influenței: o teorie a poeziei (L'Angoisse de l'influence: une théorie de la poésie)*, traduction et notes de Rareș Moldovan, Pitești, Paralela 45, 2008.
4. Walter Benjamin, *Je déballe ma bibliothèque. Une pratique de la collection*, traduit par Philippe Ivernel, Paris, Payot & Rivages, 2000.
5. *Ibid.*, p. 54.
6. « [L]e rapport de propriété induit des accents totalement irrationnels » (*Idem, Éloge de la poupée*, p. 153).
7. « Relier la fidélité à la chose, au détail et à ce qui s'abrite en elle, avec la protestation obstinée, subversive contre le typique, contre le classifiable » ; « Aux yeux du collectionneur, en chacun de ses objets le monde est présent. Mais ordonné à travers des connexions surprenantes, voire incompréhensibles aux profanes » (*Ibid.*, p. 152, 153).
8. *Ibid.*, p. 55.
9. Carlo Ossola, *En pure perte. Le renoncement et le gratuit*, traduit de l'italien par Nadine Le Lirzin, Payot & Rivages, 2011.
10. Commençant sa carrière poétique en 1923 avec une poésie symboliste, Camil Baltazar passait en 1926 à une poésie érotique, d'une sensualité excessive, qui reprenait les thèmes du *Vieux Testament*. Il fréquente le même groupe littéraire que Hortensia Papadat-Bengescu (le groupe *Sburătorul*). Il est l'un des deux éditeurs (l'autre est Petru Comănescu) de la revue *Tipariņa literară*. Il est donc bien possible que ce fût lui qui invitât la romancière à écrire des « moments ».
11. Le mot roumain que nous avons traduit par *bénignité* est *blajinitate*, qui comporte une charge archaïque et ne fait point partie du lexique actif de la langue roumaine. Nous avons préféré cette variante, devant « douceur », « affabilité », « mansuétude », « aménité », parce qu'elle rend plus perceptible le positionnement passif. On pourrait en effet traiter *blajinitate* comme un correspondant roumain du « principe de délicatesse » barthesien.
12. Voir à ce sujet Matthieu Vernet et Alexandre de Vitry, « “Vertus passives” : une anthropologie à contretemps : introduction », *Fabula-LbT*, no. 15, « “Vertus passives” : une anthropologie à contretemps », octobre 2015, URL : <http://www.fabula.org/lht/15/vernetetvitry.html>, page consultée le 23 février 2017.
13. On peut même être étonné de la fréquence de cet adjectif : car, il ne s'agit pas seulement de divers objets (tout au long du texte se voient gratifiés de cette qualification : les « jouets », les « reliques », les « boîtes », à côté d'« une petite vie », « un petit atome », « un petit enfant », « un petit lien », ou « un petit, très petit poète français ») ; la prédilection-même pour cet univers de choses est « petite » aussi, à son tour : « Je parle de cette *petite* propension d'accumuler et de garder certains objets ».
14. Hortensia Papadat-Bengescu, *Arabescul amintirii. Roman memorialistic (L'Arabesque du souvenir. Roman-mémoires)*, édition, préface et notes de Dimitrie Stamatiadi, Bucarest, supplément de *Revista de Istorie și Teorie Literară*, no 3, 1986.
15. *Idem*, « Autobiografia » (Autobiographie), *Adevărul literar și artistic*, 11 et 18 juillet 1937. Reproduit dans Hortensia Papadat-Bengescu, *Femeia în fața oglinzii (La Femme devant le miroir)*, Bucarest, Minerva, 1988, p. 11.
16. *Idem*, *Arabescul amintirii*, p. 185.



17. Idem, « Autobiografia », p. 27.

18. *Ibid.*, p. 14.

19. *Ibid.*

20. Idem, *Arabescul amintirii*, p. 180.

21. *Ibid.*, p. 180.

22. Il est possible que ce coffre offre l'archétype des boîtes qui vont constituer plus tard les objets principaux des collections de la romancière.

23. Hortensia Papadat-Bengescu, *Arabescul amintirii*, p. 183.

24. Dans un autre endroit, on retrouve une description des deux parents sous le signe de l'indétermination, dans un moment où ceux-ci avaient quitté l'espace familial, pour rencontrer Fillette dans la ville : « incertains eux-mêmes dans leurs formes et leurs attributions, mouvementés dans la perception de Fillette, une fois qu'ils étaient retirés de leur décor, comme les héros de Corneille quand leur manquaient le rythme de l'épopée, les costumes, les armes et leur parole scandée, quand on les voyait depuis les coulisses » (Hortensia Papadat-Bengescu, *Arabescul amintirii*, p. 133).

25. *Ibid.*, p. 240.

26. *Ibid.*, p. 241.

27. *Ibid.*